

4-
L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.
LIMITED.

Number: 323 rue de Chartres, Nouv.
South of New Orleans.

Entered at the Post Office at New Orleans as
Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE
DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.,
QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE
QUATRE CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE
PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 15 avril 1912.
Thermomètre de E. Claudel, Op-
ticien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue Canal,
N.-O., Lue.
Fahrenheit Centigr.
7 h. du matin...70 19
Midi...76 22
3 P. M...78 23
6 P. M...80 24

Le passage des
Dardanelles.

On prête aux Italiens l'inten-
tion de forcer le passage des
Dardanelles. L'opération paraî-
trait singulièrement imprudente.
On ne saurait assurer qu'elle soit
impraticable, car il est toujours
permis d'espérer, d'adversaires
surpris par la violence de l'atta-
que, une défaillance dans la mise
en œuvre de leurs moyens d'ac-
tion. Mais le détroit des Darda-
nelles représente un long couloir
encasé entre des hauteurs cou-
ronnées de batteries. Sur trente-
cinq milles marins de long, le
chemin d'une escadre assaillante
reste sous le feu des torilles.
La largeur de la passe se réduit par-
fois à deux ou trois mille mètres.
Les canons doivent être moder-
nes. Leur situation élevée les
protège contre les feux des bat-
teaux : ils sont groupés au som-
met de collines s'échelonnant en-
tre 80 et 125 mètres de haut.
Enfin, il faut en croire les ren-
seignements turcs, trois lignes
de torilles coupent le détroit :
l'une à l'entrée dans l'Archipel,
les deux autres en face d'Abydos.
Il est vrai qu'on peut mettre
en doute l'efficacité de ces torilles,
à cause des conditions du lieu.
D'abord on place difficilement
les torilles par grands fonds,
et les cartes indiquent 77
mètres au minimum dans la partie
centrale du passage. Ensuite
les courants sont forts, ce qui
augmente la difficulté d'installation
des torilles fixes, et surtout
leur tenue. Néanmoins ces in-
convénients ne sont pas prohibi-
tifs.
La façon la moins chancieuse
de franchir de force les Darda-
nelles serait sans doute de prendre
les défenses à revers en débar-
quant sur la rive européenne,
auprès de Gallipoli. Il ne sem-
ble pas que les Compagnies de
débarquement d'une escadre
puissent suffire à cette tâche. En
arrière de Gallipoli s'étendent
des lignes solidement armées, si
l'on en croit toujours les informa-
tions officielles, les lignes de Boul-
loir. L'un des forts qui les com-
posent, le plus extérieur, est le
fort Napoléon. Ce point a été
utilisé par les troupes françaises

comme dépôt pendant la guerre
de Crimée. Il se prête fort bien à
la défense. Même en admettant
que le matériel soit en beaucoup
moins bon état qu'on ne le dit,
des troupes de campagne suffi-
raient pour s'opposer à la prise
de possession du terrain et proba-
blement pour préserver de toute
injure les batteries qui com-
mandent le détroit. On prétend
que, d'ores et déjà, vingt mille
hommes sont rassemblés autour
de Gallipoli.
Par ailleurs, le forçement des
passees par une manœuvre hardie
serait-il de nature à terminer la
guerre? On peut se le demander.
Ce n'est pas le tout d'entrer dans
la mer de Marmara : il faudrait
frapper un coup décisif, peut-être
s'y ravitailler, en sortir au be-
soin. Autant de problèmes à ré-
soudre après avoir résolu celui
du forçement. Quand on songe
que ce forçement lui-même pré-
sente de gros risques, on est fon-
dé à supposer que le gouverne-
ment italien ne voudra pas jouer
sur un pareil coup de dé la meil-
leure partie de sa flotte pour des
résultats si aléatoires.

Les futurs Mémoires de
M. Lockroy.

Le "Temps" publie quelques
extraits des futurs Mémoires de
M. Lockroy.
Voici une silhouette amusante
de Gonod métaphysicien et
agité :
J'étais un matin dans mon ca-
binet au ministère du Commerce
quand Gonod se fit annoncer.
Il entre, les yeux au ciel, la
figure contractée, le chapeau à
la main que fébrilement il se-
coue.
— Mon cher ministre, me dit-il,
d'une voix entrecoupée, je viens
vous voir pour une affaire grave,
d'une extrême gravité... qui me
tient au cœur... La pensée de
vous en entretenir m'a agité
toute la nuit... Je ne pouvais
pas dormir... Enfin j'ai pris
Platon dans ma bibliothèque...
Quel philosophe! Je l'ai lu jus-
qu'au matin. C'est un calmant,
une joie... Vous croyez, n'est-
ce pas? à l'immortalité de l'âme.
Qui n'y croirait pas? Non, l'âme
ne peut pas périr! Que le corps
se dissolve, qu'il tombe en pou-
ssières, qu'il importe? Mais l'âme!...
Et le voilà qui part sur ce thème,
qui aligne les raisonnements,
qui enfle les mots, qui se grise
de sa parole et qui me fait un
discours, très éloquent, qui dure
une heure. Au bout de ce temps
et quand je le vois épuisé, je lui
demande :
— Et votre affaire?
— Alors le voilà qui se lève et
qui se frappe le front, les yeux
de plus en plus au ciel.
— Ah! c'est vrai, me dit-il. Eh
bien, je ne sais plus au juste ce
que je voulais vous dire. Nous
avons agité des questions si sé-
rieuses! J'y repenserais et je re-
viendrais vous en entretenir. Là-
dessus, il me serre la main et il
s'en va.
Voici un joli mot de Wagner,
rapporté par la princesse de Bal-
low :
Un jour qu'ils causaient musi-
que, Wagner lui dit : "Je vous
avoue que j'aime les opéras de
Rossini. Mais ne le dites pas aux
Wagnériens, ils ne me le pardon-
neraient pas".
Sur Wagner encore, ce rensei-
gnement fourni par Ostalle Men-
dès :
Je demandais un jour à Catal-
te Mendès des explications sur
Wagner, qu'il a beaucoup connu.
Entre autres choses, je lui disais
qu'on racontait beaucoup que

Wagner avait l'habitude de se
costumer chez lui de la façon la
plus ridicule, tantôt en page,
tantôt en Louis XV, tantôt en
prêtre, tantôt en femme.
Mendès me dit :

— Non, ce sont des calomnies
odieuses. Il s'habille comme tout
le monde. Une seule fois je l'ai
surpris dans une tenue qui, évi-
demment, n'est pas commune,
mais qui enfin n'était pas faite
pour me choquer : il avait une
"redingote de dames jaune".

La guerre en
Tripolitaine.

Sous date du 26 mars, le cor-
respondant du "Temps" à Azizia,
quartier général de l'armée tur-
que en Tripolitaine, écrit ce qui
suit :
Chaque jour, des hordes nou-
velles de volontaires arabes arri-
vent. Elles passent ici, hurlantes,
trépidantes, pleines d'enthousiasme.
"Oulad bou zeid. (Voilà la
force). Et les bras se tendent,
brassant les fusils : la cohorte
passé dans un nuage de poussière,
s'en allant là-bas, grossir les
forces massées aux avant-postes.
Après les Berbères du djebel :
de Gharian, de Yefreu, de Dia-
di : après les Arabes de la plai-
ne, après les Touareg de Ghada-
mès, de Ghat et les nègres du
Fezzan, voici qu'à leur tour ac-
courent les populations qui no-
madisent à la lisière du grand dé-
sert de Lybie ; les partisans du
cheikh Sunni, à l'annonce de la
guerre sainte contre les Italiens
proclamée solennellement à Kou-
fra par le grand cheikh enoussi-
te, quittent leurs pâturages. Sokna,
l'oasis de Djofra mobilisent leurs
guerriers. Un premier contingent
venant du djebel Khadamiy, ce
lui des Ouled-bou-Sif, a déjà re-
joint l'armée : d'autres vont sui-
vre.
Deux hommes se sont faits les
apôtres de la résistance arabe, Su-
leiman Barouny bey et Fehrat bey.
Députés tous deux à la Chambre
ottomane, Barouny et Fehrat ont
préféré prêcher la guerre nationale
qu'ils ont pris le fusil et sont
venus se mettre aux ordres de
l'état-major turc. Après le colo-
nel Netchey bey et le commandant
Féthy bey ce sont certes
aujourd'hui les personnages les
plus considérables de la Tripoli-
taine.
Suleiman Barouny — le cheikh
Suleiman, comme l'appellent les
Arabes — a pu ainsi amener à
l'armée turque ses plus gros con-
tingents de volontaires, les Ber-
bères du djebel Nefousa.
Singulière et intéressante figure
que celle de Barouny : depuis
longtemps l'idole des monta-
gnards de Yefreu, de Zintau, du
Fezzan, il connut jadis, au cours
du régime hamidien, l'exil et l'em-
prisonnement. On le persécutait
alors sous le prétexte qu'il rêvait
l'indépendance du djebel. Ce soi-
disant adversaire de la domina-
tion adverse de la domina-
tion du sultan est aujourd'hui le
plus fougueux champion de la
cause turque, de la domination ot-
tomane.
De taille un peu au-dessus de
la moyenne, Barouny a le type
très caractéristique du Berbère :
des yeux perçants, pleins de malice
et d'intelligence, éclairent son vi-
sage bronzé qu'encadre une bar-
be noire inculte. Tout le monde
porte aujourd'hui la barbe au
camp turc, car les perruquiers eux-
mêmes font la guerre.
L'éducation de Barouny, la for-
te instruction arabe qu'il reçut lui
ont d'ailleurs attiré la respectueuse
sympathie de ses compatriotes.
Barouny, ses premières études
terminées en Tripolitaine, fut en
effet envoyé au Caire, à la fameuse
mosquée d'El-Ezahr, réputée

dans tout l'Orient ; il se rendit
ensuite à Tunis, où il fréquenta
la mosquée Zeitouna, une école
pour compléter ses connaissances,
il voyagea en Tunisie, en Algérie
et au Maroc ; en revenant vers la
Tripolitaine, il s'arrêta au M'zab
et y devint un des disciples du
poète arabe le cheikh Moham-
med ben Yousouf.
Rentré au djebel, Nefousa, Ba-
rouny ne tarda pas à gagner l'in-
fluence d'un chef incontesté.
Dans tous les douars, le soir, au-
tour du maigre feu d'herbes sèches
où bouillait le thé vert, les
indigènes se recitaient ses poèmes
imagés, et langoureux ; dans
les assemblées, sa parole vive et
ardente était écoutée comme un
oracle.

Nous avons dit que sa popula-
rité avait attiré l'attention des
espions hamidiens et par suite les
persécutions. Accusé de travailler
à la révolte du djebel, Barouny
fut par deux fois arrêté et em-
prisonné à Tripoli (1901, 1902-
1903). Une troisième fois, en
1906, il était sur le point d'être
de nouveau incarcéré : lorsque
heureusement le général Redjeb
pacha, alors vali, le prévint du
sort qui l'attendait. Suleiman
s'empressa de gagner un bateau
qui se trouvait en rade et qui le
mena en Egypte. Il y vécut la vie
des exilés ottomans, c'est-à-dire
qu'il conspira pour abattre l'ab-
solutisme. Le journal qu'il créa
alors, "El Eshed" (le Lion), eut
une grande vogue dans les mi-
lieux arabes.

La révolution jeune-turque de-
vait enfin lui permettre de ren-
trer au djebel, d'où ses compatri-
otes l'envoyèrent siéger à la
Chambre ottomane. Dès la guerre
proclamée, il prêcha d'exemple,
toujours au premier rang des
combattants : son courage est
proverbal parmi les Arabes.

Les Italiens d'ailleurs, n'igno-
raient pas l'importance capitale
de l'attitude de Suleiman Barouny
sur l'efficacité de la résistance
arabe. Avant la guerre, alors que
leurs agents s'efforçaient à la po-
litique de "pénétration pacifique",
ils avaient tenté de le gagner. Ce
fut peine perdue. Depuis le dé-
but des hostilités, de nouvelles
démarches ont été faites près de
lui, et il y a quelques jours le gé-
néral Caneva lui adressa une
longue lettre — apportée par un
mystérieux émissaire qu'on ne
retrouva — pour lui proposer de
faire sa soumission. Il se contenta
de remettre la missive du gé-
néral au commandant en chef
Netchey bey. Comme réponse, il
prenait le soir même le chemin
des avant-postes et organisait
avec ses Arabes une attaque de
nuit.

LE TRUC DES BERLINOIS

Les Berlinoises aiment beaucoup
les chiens et, en raison de cette
affection, ils sont autorisés à voya-
ger dans le Métropolitain avec
leurs fidèles compagnons à qua-
tre pattes.
Mais la police berlinoise aime
la réglementation et elle la pra-
tique à outrance. De même
qu'elle a limité la longueur des
épingles à chapeaux et imposé
une couleur uniforme aux taxi-
santos, elle a estimé que les
chiens admis dans le Métro de
la capitale allemande ne devaient
pas avoir une hauteur dépassant
quarante centimètres.
Donc, à proximité des portes
d'accès sur les quais, un trait
rouge a été tracé sur le mur, à la
hauteur de quarante centimètres.
Et malheur au toton dont les
épaules dépassent, aux yeux du
rigide contrôleur, ce trait fati-
dique. Une énergie et un brutal :
"Der Hund heraus!" oblige son
propriétaire à employer un autre
moyen de transport pour lui et
son chien.

Mais les Berlinoises ne sont pas
à court d'ingénieuses ressources.
Ils apprennent à leurs chiens
l'art de se rapetisser au passage
dangereux.
Et le tour est joué!

Importante découverte pour
l'histoire de la Renaissan-
ce française.

M. de Grandmaison a lu, le 27
mars 1912, à la Société archéolo-
gique de Tournai, une étude
qu'il va publier. Elle contient
sans doute la découverte la plus
importante qui ait été faite, de-
puis un demi-siècle, sur l'histoire
de la Renaissance française.
M. de Grandmaison a pu trou-
ver, en effet, dans des archives
privées, le compte original des
constructions du château d'Amb-
oise pour l'année 1498, sous
Charles VIII, après la campagne
de Naples. Jusqu'à présent, pour
cette époque du moins, il n'a été
signalé aucun compte d'une con-
struction de château royal. Les
maîtres maçons d'Amboise por-
tent des noms très connus dans
l'histoire de l'art ; ce sont : Col-
lin Byart, Guillaume Senault et
Louis Amangeart. Parmi les
simples maçons figurent des
hommes qui, plus tard, dirigeront
les chantiers de Blois et de
Chambord.
Trois faits, au moins, très im-
portants, vont renouveler l'his-
toire de la Renaissance :
1° Tous les ateliers de cette
époque sont solidaires. Les ma-
çons qui travaillent à Amboise,
sous les verrous aussi bien à
Blois, à Chambord, à Cléry, qu'à
Bourges, à Paris ou à Gailon ;
2° Le compte ne contient au-
cun article qui s'applique à l'ar-
chitecte chargé de faire le devis
du château.
Ainsi, posséderait-on les com-
ptes originaux des châteaux de
Blois et de Chambord qu'on n'y
trouverait pas la clef d'un pro-
blème qui passionne encore les
archéologues : le nom du véritable
architecte.
3° Le compte confirme les dé-
ductions de certains savants. Les
scripteurs viennent du Nord et
notamment de l'Italie ; ils s'appel-
lent Pierre Minart, Oasin d'U-
trecht et Camille de Neves.
Ajoutons que M. de Grandmaison,
en publiant ce compte, dé-
partagera les archéologues qui
se sont prononcés, en sens con-
traire, sur la date de certaines
parties du château d'Amboise.
Ajoutons que M. de Grand-
maison a été le seul archiviste
de France qui se soit fait révo-
quer aux inventaires, en 1906,
pour son refus de recevoir les ar-
chives ecclésiastiques.

LE SABRE ET LE CORDON.

C'est à Budapest que la chose
s'est passée. Il paraît qu'à Bu-
dapest l'usage est de payer au
concierge un "droit de passage"
quand on rentre chez soi après
une certaine heure de la nuit.
Cet impôt s'appelle le "Sperr-
geld". Or un lieutenant d'artil-
lerie (les journaux de Budapest
donnent son nom), qui trouvait
un peu gênée la tradition du
"Sperrgeld", à l'autre soir, refusa
d'acquiescer la taxe.
Fareur du concierge, qui dé-
fend sa porte contre un locataire
de si mauvaise volonté. L'offi-
cier dégaina ; le concierge lui ar-
racha l'arme des mains et cour-
s'enfermer dans sa loge dont ve-
nait enfoncer la porte, au bout
d'une heure, une patrouille ac-
courue à l'appel du lieutenant
désarmé.
Le concierge a rendu l'épée,

mais il a porté plainte contre son
locataire. Les juges lui don-
neront raison, et le "Sperrgeld"
l'emportera-t-il sur ceux qui vou-
draient s'affranchir l'empire au-
tro-hongrois de cette tyrannie?
On attend avec impatience le
verdict du Tribunal de Buda-
pest ; mais on est d'avis qu'en
toute cas le lieutenant fera bien
de déménager.

Etrange culte filial.

Le "Matin" nous présente l'é-
trange figure, populaire en An-
vergne et qui figure dans les
guides, parait-il, de M. Hector
Granet, dont une singularité
est de conserver le corps de
son père dans l'alcool et d'al-
ler jouer chaque jour au défunt,
qui aimait la musique, un petit
air de violon.
Voici des vers de cet original
un peu macabre :
C'est, dans un étrange bière,
Un mort, que l'on croirait vivant,
Qui semble écouter la prière
Que près de lui fait son enfant.
Pour éviter la pourriture
De la terre, à son père aimé,
Son fils fit sa sépulture
Dans de l'alcool parfumé.
Puis, quand son âme désespère,
Ou lorsque son cœur est en deuil,
Hector va visiter son père,
Le contempler dans son cercueil.
Car, à travers un large verre,
Que dans le plomb on lit placer,
On peut voir la tête sévère
Du défunt qui paraît réver.

Mile Menu et Mile Speis-
foize.

Dans les pays annexés, la per-
sistance de quelques enseignes à
demeurer en français provoque,
ou le sait, la fureur de la police
allemande. Sa mauvaise humeur
et les tracasseries auxquelles
elle se livre à l'égard des indus-
triels et commerçants donnent
lieu, parfois, à des scènes d'un
haut comique, comme celle-ci, qui
raconte "Paris-Journal" :
Dernièrement, dans la rue des
Pucelles, à Strasbourg, un agent
tombe en arrêt devant la bouti-
que d'une modiste, non pas qu'il
trouve les chapeaux de celle-ci
d'un goût extravagant, mais par-
ce qu'elle a fait mettre sur sa de-
vanture son nom : Mile Menu,
qui lui paraît outrageuse-
ment français. Rentré au bureau
de police, il consulte févreuse-
ment le dictionnaire franco-alle-
mand, qui fait partie du maté-
riel de la justice répressive, et lit :
"Menu", liste des plats compo-
sant un repas : "apeisfoize".
Tout vibrant d'un beau zèle et
après avoir consulté ses chefs,
l'agent rue des Pucelles, pénètre
dans la boutique de la modiste
et enjoint à celle-ci d'avoir, sous
peine de poursuites judiciaires, à
germaniser son nom.
Et Mile Menu, qui a une judi-
cieuse appréhension de la justice,
s'appelle gentiment, depuis
lors — sur ses devantures tout au
moins — Mile Speisfoize !
Sur le boulevard.
— Que pensez vous de ces ban-
dites qui à présent faillent les
gens sans se gêner?
— Je pense que ce sont de vi-
lains... pistolets!

Les Fêtes de Nice et de
Cannes.

Inauguration des monuments à
la reine Victoria d'Angleterre
et au roi Edouard VII.

Paris, 15 avril.—Un réveil ar-
dent de l'idée patriotique et du
sentiment national se manifeste
en ce moment dans toute la Fran-
ce. On l'avait vu se signaler à
Paris par la faveur avec laquelle
fut accueilli le rétablissement des
retraites militaires, et par l'enthou-
siasme qui éclata ces jours
derniers à Vincennes lors de la
triumphante revue de printemps.
On vient d'en avoir une nou-
velle preuve par les fêtes qui ont
marqué hier l'inauguration des
monuments érigés à Nice et à
Cannes à la reine Victoria d'An-
gletorre et au roi Edouard VII.
Cette cérémonie a donné lieu à
une imposante manifestation an-
glo-française, comme on n'en
avait pas vu depuis la dernière
visite du roi Edouard à Paris, et
prouve une fois de plus l'étroite
solidarité des liens qui unissent les
deux pays, en dépit des récentes
invasions de la presse allemande,
de laquelle fait mine de croire
que l'entente cordiale a été trappée
à mort par la visite de Lord
Haldane à Berlin.
Un fort détachement de ma-
rins anglais a assisté aux fêtes de
Cannes, et les "blue jackets" ont
défilé côte à côte avec leurs ca-
marades français, devant le pré-
sident du Conseil, M. Poincaré et
les ministres français de la guerre
et de la marine, en présence d'un
nombre foule considérable et enthou-
siasme qui les a applaudis à tout
rompre.
Cette belle manifestation a
trouvé un écho dans toute la
France : à l'heure présente l'entente
cordiale est plus populaire
que jamais.

Secours aux inondés.

Washington, 15 avril.—Le pré-
sident Taft a transmis ce matin
au Congrès un message spécial
demandant qu'un crédit de 750,000
dollars soit immédiatement mis
à la disposition du gouverne-
ment pour venir en aide aux
inondés de la vallée du Missis-
sippi.
Une partie de cette somme se-
rait affectée au renforcement des
levées, le reste servirait à acheter
des vivres pour les sinistrés et
le fourrage pour les bestiaux.

ORPHEUM.

La saison tire à sa fin à l'Or-
pheum, mais les programmes qui
se succèdent sur la scène de ce
populaire théâtre sont toujours
aussi variés et intéressants que
jamais.
Tel a été le cas de celui qui a
été inauguré hier après-midi, en
présence d'un nombreux public,
qui n'a pas ménagé ses applau-
dissements aux artistes.
A citer particulièrement un
nombre de ces derniers Mme
Louis James qui exécute sa pre-
mière tournée de vaudeville et
qui a charmé l'audience par
une exécution impeccable d'une
jolie comédie "Holding a Hus-
band".
Mme James est du reste fort
bien secondée par une excellente
troupe.
Les jeunes Fords, deux frères
et deux sœurs, sont des danseurs
de première force, dans les exer-
cices divers ont été très admirés.
Une comédienne et chanteuse
anglaise Mile Josie Heather a mis
en gaieté les spectateurs par ses
jolies chansons.
Citons encore les comédiens
Seymour Felix et Amelia Clare ;
le trio Esther, le violoniste Ward
Baker et les trois Doolleys, cyclis-
tes aussi amusants qu'adroits.

Feuilleton
—DE—
L'ABEILLE DE LA N. O.
No 57 Commencé le 8 février 1912
LE
Chasseur Mandit
GRAND ROMAN INEDIT
Par ELY MONTCLERC
SECONDE PARTIE.
V
Suite.
Pauvre Françoise! et cet amour
devait quelle jour lui donner le
bonheur, combien chèrement,
d'avance, elle l'aurait payé. Il

était écrit qu'elle passerait par
toutes les phases de l'inquiétude !
Parfois, se riant doucement
elle-même, la jeune femme se
comparait à un baromètre subis-
sant les fluctuations de la pres-
sion atmosphérique. Et Michel
était le soleil. S'il se cachait,
venait le mauvais temps, s'il se
montrait radieux... ah ! la belle
journée!...
Comment tout cela finirait-il ?
Au fond de son âme, Françoise
gardait la parole de son ami. Il
était loyal et droit, il ignorait le
mensonge, elle devait donc croire
fermement à l'avenir promis.
Mais qu'il était long ! qu'il était
long à se réaliser.
Enfin, de luttés en luttés, la vie
marche néanmoins ; elle coule,
pareille à un cœur d'eau qui suit
fatalement sa voie, et jamais ne
s'arrête.
Le temps passait, les jours se
succédaient. Mais le jeune minis-
tre n'avait pu chasser encore
les nuages de son front, l'obsta-
cle dont il avait laissé entrevoir
l'existence n'était point encore
anéanti.
Ainsi, nous avons à peu près
dépeint l'état d'esprit de la doc-
tesse en ce jour d'avril, où nous
la retrouvons à son dispensaire.
Tandis que Françoise écoutait
la communication téléphonique,
le docteur Morand arrivait.
Quelle que fut l'impatience de
notre amie, elle devait lui consa-
crer quelques minutes.
Il y avait aussi sa visite à la

mère Quéna, cette visite que la
pauvre vieille attendait chaque
semaine comme le Meesse.
— Tant pis, je n'y irai pas aujour-
d'hui, songea Françoise. Mais
Rose ira à ma place.
— Rose! appela-t-elle.
La jolie camériste se présenta.
— Vous allez, je vous prie,
vous rendre chez la mère Quéna,
vous savez bien? je vous en par-
lais tout à l'heure.
C'est ici près, au croisement
de la rue de Pré-Saint-Gervais
et de la rue de Lilas. Le loge-
ment est tout en haut, première
porte à droite. Du reste, la con-
cierge vous renseignera.
On est trop occupé ici pour que
j'y envoie une des employées...
— Mais que Madame se ras-
sure, je saurai bien m'acquitter
de la commission.
Que lui dira-t-elle à cette
personne?
— Que je suis retenue aujour-
d'hui, que j'irai demain, oui, de-
main matin, à onze heures, sans
faute. Il y a un paquet que vous
lui remettrez avec vous.
Rose reçut quelques pièces
d'argent et diverses petites bo-
îtes et facons contenant de la
pharmacie.
Elle allait partir, Françoise la
rappela.
— Si cette pauvre vieille est
plus mal, j'irai tantôt. Vous me le
direz tout à l'heure.
— Comment, et où retrouverai-
je Madame?
— J'espère rentrer avenue du

Bois pour le déjeuner. Vous
prendrez un fiacre pour revenir à
la maison.
— Bien, madame.
Nous devons dire ici que la
doctoresse logeait maintenant
avenue du Bois-de-Boulogne,
dans un de ces beaux apparte-
ments qui regardent à la fois
l'avenue et la lisière du Bois.
Son logis n'était point enco-
rte tout à fait au point, car elle re-
cherchait un mobilier ancien ab-
solumment authentique, mais le
principal était fait.
Rose partit, souple et fine, ex-
citant l'admiration des hommes
qui la rencontraient et ne lui mé-
nageaient pas les compliments.
On sait maintenant ce qu'il
advint de la pauvre fille. On
s'explique l'erreur d'Yvon Carad-
ec, erreur que Vaudreuil-Lesaignes
eût commise lui-même s'il se
fût trouvé à la place de son âme
damnée.
La nuit, dit-on, tous les chats
sont gris. En jussant favorable-
ment ses desseins meurtriers l'ob-
scurité de l'escalier et du couloir
de la maison où devait être com-
mis l'assassinat, le comte de
Vaudreuil-Lesaignes avait fait
fausset route.
Il ne s'opposait pas non plus, il
ne pouvait pas supposer comme
chose possible, l'intervention de
la chambrrière au lieu et place de
sa maîtresse, et certes, sans la
lettre anonyme, sans le coup de
téléphone, jamais Françoise
n'eût songé à s'adjointre la pau-

vre Rose.
Après que la camériste eut
quitté le dispensaire, la doc-
tesse se préparait à en faire au-
tant. Mais elle jouait de mal-
heur.
On amena précisément un
homme qui, en nettoyant les vi-
tres d'une boutique, était tombé
de son échelle, avait donné du
poing contre la glace, et s'était
fendu l'artère.
Sollicitée par le docteur Mo-
rand, la jeune femme dut aider
à la ligature, ce qui prit un bon
quart d'heure. Ensuite il lui
fallait se rendre présenteable, car
le sang du blessé l'avait éclaboussée.
Elle passa dans la petite pièce
qui lui servait de cabinet de toi-
lette. Un quart d'heure passa
encore.
Pendant ce temps, le pseudo
Cornifard assommait son envoyé.
Ah ! si Françoise avait pu se
douter de quelque chose. Mais
elle n'avait qu'une pensée : Mme
Talbot, et qu'un échafaud ! Aller
rejoindre, pour savoir enfin ce qui
se passait.
Yvon Caradec vit partir Fran-
çoise avec un ahurissement voisin
de la folie. Après s'être ressaisi,
il quitta la place des Fêtes.
Malgré tout, l'idée du devoir
subsistait en son âme désespé-
rée. Il était si complètement
inféodé à son maître que, la mort
dût-elle s'en suivre, jamais il ne
se soustrairait aux ordres reçus.

Sa femme et lui ne connais-
saient que le comte ne pensaient
qu'à travers sa pensée, n'avaient
d'autre volonté que la sienne.
Fait dont la constatation est
profondément regrettable : on
trouve de ces dévouements ab-
solutement fréquents, lors-
qu'il s'agit d'œuvres mauvaises,
assez rarement quand c'est pour
le bien !
Malgré l'adresse et l'habileté
de son chiffon, Françoise mit
plus d'une demi-heure à gagner
l'avenue du Trocadéro. On se
dote de l'empressement avec
lequel la doctoresse mit pied à
terre.
— Mme Talbot, elle m'attend !
dit-elle au valet de pied qui la
regardait.
Le domestique sembla surpris,
mais il ne risqua aucune obser-
vation. Faisant entrer la visi-
teuse dans un petit salon de rez-
de-chaussée, il alla prévenir la
mère du ministre.
C'est-à-dire que Françoise
avait quelques choses à lui dire, et
ordonna de l'introduire. La santé
de Mme Talbot était toujours
précaire, et l'obligeait à de
grands ménagements. Aussi, le
matin, elle ne quittait pas son
appartement particulier.
— Bonjour, ma jolie amie, dit-
elle en tendant les deux mains.
Je suis d'autant plus heureuse
de votre visite que je ne l'atten-
dais pas. C'est pour moi une
agréable surprise.
— Une surprise! le rétorqua Fran-

çoise. Mais je suis ici appelée
par vous, chère madame.
La vieille dame haussa les
épaules et prit un air des plus
étonnés.
— Il doit y avoir malentendu.
Je ne suis si point appelée.
A son tour, Françoise mani-
festa une stupéfaction profonde.
— Par exemple! voilà qui dé-
passe les bornes. J'accroisais
inquiète... on m'avait dit...
— Quoi donc?
— En peu de mots la doctores-
se renseigna Mme Talbot.
— Vous pouvez être certaine
que j'ignore pas vous a télépho-
né de ma part, affirma celle-ci.
Du reste, je vais m'arrêter de-
vant vous tous mes gens.
— Inutile, votre parole me suf-
fit.
Vous l'avouerez-je? Malgré la
singularité du procédé et le mys-
tère de cette communication, je
préfère qu'elle soit mensonge et
que vous n'ayez pas besoin de
moi. Je vous ai vue, vous êtes
bien portante, votre fille de mé-
me, me voici tranquille.
Mais j'ai voulu tirer au clair, si
possible, cette étrange histoire.
Permettez que je vous quitte.
La vieille dame insistait pour
retenir sa jeune amie, Michel al-
lait venir, il serait si content de
la voir, ils déjeuneraient tous
trois.
Quelque envie qu'en eût Fran-
çoise, elle résista, et se fit rame-
ner place des Fêtes.
— Rose est-elle repartie chez